

Boris VIAN

Raphaël LIZÉ

20 gidouille 139

Avant-propos introductif

Chapitre 1

La Vie, le Jazz, le Verbe

1

Je n'ai pas besoin de gagner ma
vie, puisque je l'ai déjà.

Boris Vian

1.1 Boris VIAN, Bison RAVI, et tous leurs amis

IL est difficile de parler de Boris VIAN. Peut-être parce qu'il est difficile de lui coller une seule étiquette. Un seul nom, même. « Boris VIAN » pour l'état civil, « Bison RAVI » — anagramme de « Boris VIAN » pour les proches, « Vernon SULLIVAN » pour certains livres, et des dizaines d'autres pseudonymes en tant que chroniqueur. Mais pour évoquer le personnage, on peut déjà s'intéresser à l'Histoire, et à son histoire.

1.1.1 Contexte historique

Il est nécessaire de décrire le contexte historique de la vie de Boris VIAN pour comprendre certaines forces externes qui ont pu avoir une influence signifi-

1. L'emploi de majuscules, ici, n'est ni fortuit, ni une basse erreur typographique (Faustroll m'en préserve). ces trois mots ont été nompropriétés (en utilisant un détergent du meilleur tonneau, préservant les couleurs) à dessein et sans scrupule, étant donné l'importance de ce qu'ils représentent avaient pour le sujet du présent document.

tive sur sa vie, ainsi que sur son oeuvre.

Boris VIAN est né peu après la seconde guerre mondiale. En 1929, c'est la crise avec le crash de Wall Street. En 1940, l'Allemagne envahit la partie nord de la France. Toute une partie de la culture est alors interdite et censurée, notamment le jazz, d'origine noire-américaine.

1.1.2 Famille et éducation

Boris VIAN est issu d'une famille riche. Son père, Paul VIAN, est rentier depuis ses 20 ans. Sa mère est l'héritière d'une riche famille de l'industrie du papier.

Les Vian habitent une grande maison, «Les Fauvettes», à Ville d'Avray, dans la banlieue de Paris, près du parc de Saint-Cloud. Le plus important est le loisir, le divertissement, tout ce qui est agréable. Les enfants Vian vivent ainsi coupés du monde extérieur : la politique, la religion, ou tout autre sujet sérieux n'entre pas dans ce petit monde clos. On profite de la vie.

Cette maison n'est pas le seul paradis des Vian. Tous les étés, ils se rendent à Landemer, dans le Cotentin, où les enfants peuvent jouer tout l'été sur la plage privée de la propriété apportée par la famille de M^{me} VIAN.

1.1.3 Vie publique, vie privée

Chapitre 2

La maladie, la mort, l'héritage

2.1 La maladie

Texte

L'écume des jours, Boris VIAN

LA maladie, Boris l'a toujours connue. Plus que cela, il a vécu avec. L'a vécue, même. Elle a commencé à le couvrir de son aile sombre dès son plus jeune âge : à 12 ans, il est victime d'une angine infectieuse. S'en suit une insuffisance aortique, provoquée par des rhumatismes articulaires aigus.

Puis, au cours de sa (courte) vie, elle s'est rappelée à son bon souvenir avec plus ou moins de véhémence, le forçant à se médicamenter sans relâche. En juillet, belote 1956, les choses se précipitent lorsqu'il est victime d'un œdème pulmonaire. En septembre 1957, c'est re-belote. Le 10 de der' a été remporté par la maladie en 1959, après deux années qui ont vu Boris se fatiguer de plus en plus.

2.1.1 La souffrance

Il est facile d'imaginer que cette maladie a fait souffrir Boris VIAN. Il est pourtant beaucoup plus difficile de mesurer précisément l'ampleur de cette souffrance.

Le renoncement

Un des indicateurs les plus représentatifs, pourrait être donné par son amour pour le jazz, en particulier de *jouer* du jazz sur sa trompette.

À cause de cette insuffisance aortique, il est obligé de mettre en sourdine¹ sa carrière de musicien amateur, puis, cédant aux médecins, de l'arrêter définitivement. Chaque tentative de reprise se soldait par un gravement de son état de santé. Il en est conscient : «Chaque souffle dans ma trompette abrège mes jours». Les journalistes à qui il annonce cela ne le prennent pas au sérieux. On attend rien de sérieux d'un amuseur comme Boris.

De trompette dans l'orchestre de Claude ABADIE, il ne joue plus que ponctuellement avec des formations musicales. Il anime cependant, mais usant de la trompette avec parcimonie², les nuit de Saint-Germain-des-Prés.

Ce renoncement se fait dans la douleur, le fait qu'il ait continué en se sachant malade montrant combien il ne voulait pas abandonner. La Raison l'a cependant emporté. Mort, il est beaucoup plus difficile d'accomplir les «mille choses» qu'il se sent en mesure de réaliser.

La négation et la fuite en avant

Quel rôle a joué la maladie sur Boris ? En lui donnant une durée de vie limitée, cela ne l'a-t-il pas poussé dans ses derniers retranchements, l'obligeant à *tout* faire avant qu'il ne soit trop tard ? Noël ARNAUD décrit son état d'esprit :

L'attitude psychologique de Boris VIAN devant la maladie se caractérisait par deux éléments contradictoires : a) il avait conscience d'être atteint d'une affection grave et il soupçonnait que son temps était limité [...] ; b) il n'acceptait pas cette situation et il s'efforçait de se prouver à lui-même qu'il pouvait mener une vie normale. On serait tenté de parler d'une véritable fuite devant la maladie ; c'était plutôt une négation.

Pour illustrer cet état d'esprit auto-destructeur, voilà ce qu'aurait dit Boris à un ami lui faisant remarquer son teint «endive» :

1. C'est le cas de le dire...

2. Qui n'est pourtant pas sa grande amie, on l'aura compris

Quand tu as une bagnole qui tousse, tu lui fous trois ou quatre coups d'accélérateurs, et après ça tourne rond.

C'était deux jours avant sa mort subite.

2.1.2 Dans son œuvre

L'herbe rouge

Dans *L'herbe rouge*, le personnage principal, Wolf, parle de son histoire, de son enfance avec un personnage chargé de passer sa vie en revue, M. Perle. Cette enfance ressemble à s'y méprendre à celle de Boris VIAN, surprotégé par sa mère, enfermé dans un environnement sûr, toujours sous la main, en témoigne la salle de réception construite par le père pour ne pas que la fratrie aie besoin de faire la fête ailleurs.

Ils avaient toujours peur pour moi, dit Wolf. Je ne pouvais pas me pencher aux fenêtres, je ne traversais pas la rue tout seul, il suffisait qu'il y ait un peu de vent pour qu'on me mette ma peau de bique et hiver comme été, je ne quittais pas mon gilet en laine ; c'étaient des tricots jaunâtres et distendus qu'on nous faisait avec de la laine de pays. Ma santé, c'était effrayant. Jusqu'à quinze ans je n'ai pas eu le droit de boire autre chose que de l'eau bouillie. Mais la lâcheté de mes parents, c'est qu'eux-mêmes ne se ménageaient pas et se donnaient tort dans leur conduite à mon égard par leur comportement envers eux-mêmes. À force, je finissais par avoir peur moi-même, par me dire que j'étais très fragile, et j'étais presque content de me promener, en hiver, en transpirant dans douze cache-nez de laine. Pendant toute mon enfance, mon Père et ma Mère ont pris sur eux de m'épargner tout ce qui pouvait me heurter. Moralement, je ressentais une gêne vague, mais ma chair molle s'en réjouissait hypocritement.

L'herbe rouge, chapitre XVI

L'écume des jours

Le «nénuphar» de Chloé est l'un des thèmes principaux de ce roman. La maladie, qu'il est possible de soulager de temps à autre, progresse inéluctablement. Et cela, malgré tous les efforts, tous les sacrifices des autres personnages. Elle provoque l'extinction lente de Chloé, entraînant la dégradation du monde qui l'entoure.

« Ça ne va pas ? » dit Nicolas sans se retourner, avant que la voiture démarre.

Chloé pleurait toujours dans la fourrure blanche et Colin avait l'air d'un homme mort. L'odeur des trottoirs montait de plus en plus. Les vapeurs d'éther emplissaient la rue.

« Va, dit Colin.

– Qu'est-ce qu'elle a ? demanda Nicolas.

– Oh ! Ça ne pouvait pas être pire ! » dit Colin.

Il se rendit compte de ce qu'il venait de dire et regarda Chloé. Il l'aimait tellement en ce moment qu'il se serait tué pour son imprudence.

Chloé, recroquevillée dans un coin de la voiture, mordait ses poings. Ses cheveux lustrés lui tombaient sur la figure et elle piétinait sa toque de fourrure. Elle pleurait de toutes ses forces, comme un bébé, mais sans bruit.

« Pardonne-moi, ma Chloé, dit Colin. Je suis un monstre. »

Il se rapprocha d'elle et la prit près de lui. Il embrassait ses pauvres yeux affolés et sentait son cœur battre à coups sourds et lents dans sa poitrine.

« On va te guérir, dit-il. Ce que je voulais dire, c'est qu'il ne pouvait rien arriver de pire que de te voir malade quelle que soit la maladie... »

– J'ai peur... dit Chloé. Il m'opérera sûrement.

– Non, dit Colin. Tu seras guérie avant.

– Qu'est-ce qu'elle a ? répéta Nicolas. Je peux faire quelque chose ? »

Lui aussi avait l'air très malheureux. Son aplomb ordinaire s'était fortement ramolli.

« Ma Chloé, dit Colin, calme-toi.

– C'est sûr, dit Nicolas. Elle sera guérie très vite.

– Ce nénuphar, dit Colin. Où a-t-elle pu attraper ça ?

– Elle a un nénuphar ? demanda Nicolas incrédule.

– Dans le poumon droit, dit Colin. Le professeur croyait au début que c'était seulement quelque chose d'animal. Mais c'est ça. On l'a vu sur l'écran. Il est déjà assez grand, mais, enfin, on doit pouvoir en venir à bout.

– Mais oui, dit Nicolas.

– Vous ne pouvez pas savoir ce que c'est, sanglota Chloé, ça fait tellement mal quand il bouge !!!

– Pleurez pas, dit Nicolas. Ça sert à rien et vous allez vous fatiguer. »

L'écume des jours, chapitre XL

Dans cette œuvre encore se tisse un parallèle entre un personnage du livre et Boris VIAN.

2.2 La mort

J'suis snob... Encore plus snob que
tout à l'heure
Et quand je serai mort
J'veux un suaire de chez Dior !

J'suis snob, Boris Vian

JE ne sais pas si Boris VIAN a été enterré dans un suaire de chez Dior, comme il le réclamait dans sa chanson «J'suis snob»... ça aurait été la moindre des choses. Enfin, je ne suis pas tout à fait persuadé que Dior ait développé une ligne de suaires. Ils auraient pu commencer avec celui de Boris...

2.2.1 La malédiction

L'ayant poursuivi dès sa création, *J'irai cracher sur vos tombes*, à l'origine une bonne blague, l'aura finalement achevé. Ironie finie, quand on sait qu'il est mort d'une crise cardiaque lors de la première projection d'une adaptation de son œuvre qu'il avait tout fait pour qu'elle ne voie pas le jour. Las. Par une vengeance d'une bassesse innommable, celle-ci n'a pas attendu les premières minutes pour porter le coup fatal.

2.2.2 Dans son œuvre

Se sachant condamné, Boris VIAN vit à cent à l'heure, accomplissant plus en 39 ans d'existence que ce que l'on pourrait imaginer réaliser en 80. Son œuvre est bien sûr marquée par cette menace de moins en moins diffuse à mesure que les années passent, et que les problèmes de santé se multiplient. «Je ne vivrai pas jusqu'à 40 ans», a-t-il dit un jour³. On en vient presque à regretter tant de clairvoyance. Cependant, ses amis savaient que ses jours étaient comptés. Ainsi, ils avaient conscience que chaque note qui sortait de sa trompette le rapprochait un peu plus de la tombe. Pourtant, il s'efforçait de vivre, le plus intensément possible.

Sa mort ne venant pas par surprise — seule la date exacte, judicieusement choisie par le Sort, ça l'aurait probablement fait rire, a été gardée secrète jusqu'au bout ; il a eu le temps d'y réfléchir. Il y fait référence dans beaucoup de ses textes. Voilà une petite sélection, pour se faire une idée.

Quand j'aurai du vent dans mon crâne

Il s'agit d'une chanson (je ne peux malheureusement pas inclure dans ce document la très bonne interprétation de Serge REGGIANI, je vais donc simplement en recommander fortement l'écoute), sur une musique de l'inénarrable Serge GAINSBOURG.

3. D'après Noël ARNAUD, dans *Les vies parallèles de Boris Vian*, il n'aurait pas appris cela de la bouche d'un médecin, mais aurait pu réaliser le pronostic lui-même en se documentant par ses propres moyens.

Quand j'aurai du vent dans mon crâne	Dont je vous pourléchois
Quand j'aurai du vert sur mes oses	Mon nez considérable
P'tet qu'on croira que je ricane	Mon coeur mon foie mon râble
Mais ça sera une impression fosse	Tous ces riens admirables
Car il me manquera	Qui m'ont fait apprécier
Mon élément plastique	Des ducs et des duchesses
Plastique tique tique	Des papes des papesses
Qu'auront bouffé les rats	Des abbés des ânesses
Ma paire de bidules	Et des gens du métier
Mes mollets mes rotules	Et puis je n'aurai plus
Mes cuisses et mon cule	Ce phosphore un peu mou
Sur quoi je m'asseyois	Cerveau qui me servit
Mes cheveux mes fistules	A me prévoir sans vie
Mes jolis yeux cérules	Les oses tout verts, le crâne venteux
Mes couvre-mandibules	Ah comme j'ai mal de devenir vieux.

En parlant d'interprétation, je ne peux m'empêcher d'inclure ici la version du dessinateur de bande dessinée Boulet, publiée sur son blog à l'occasion de son trente et unième anniversaire. Un très bel hommage, respectant d'après moi l'esprit de la chanson, à lire en fig. 2.1— que j'ai malheureusement dû couper pour passer du format «Internet» au format «livre».



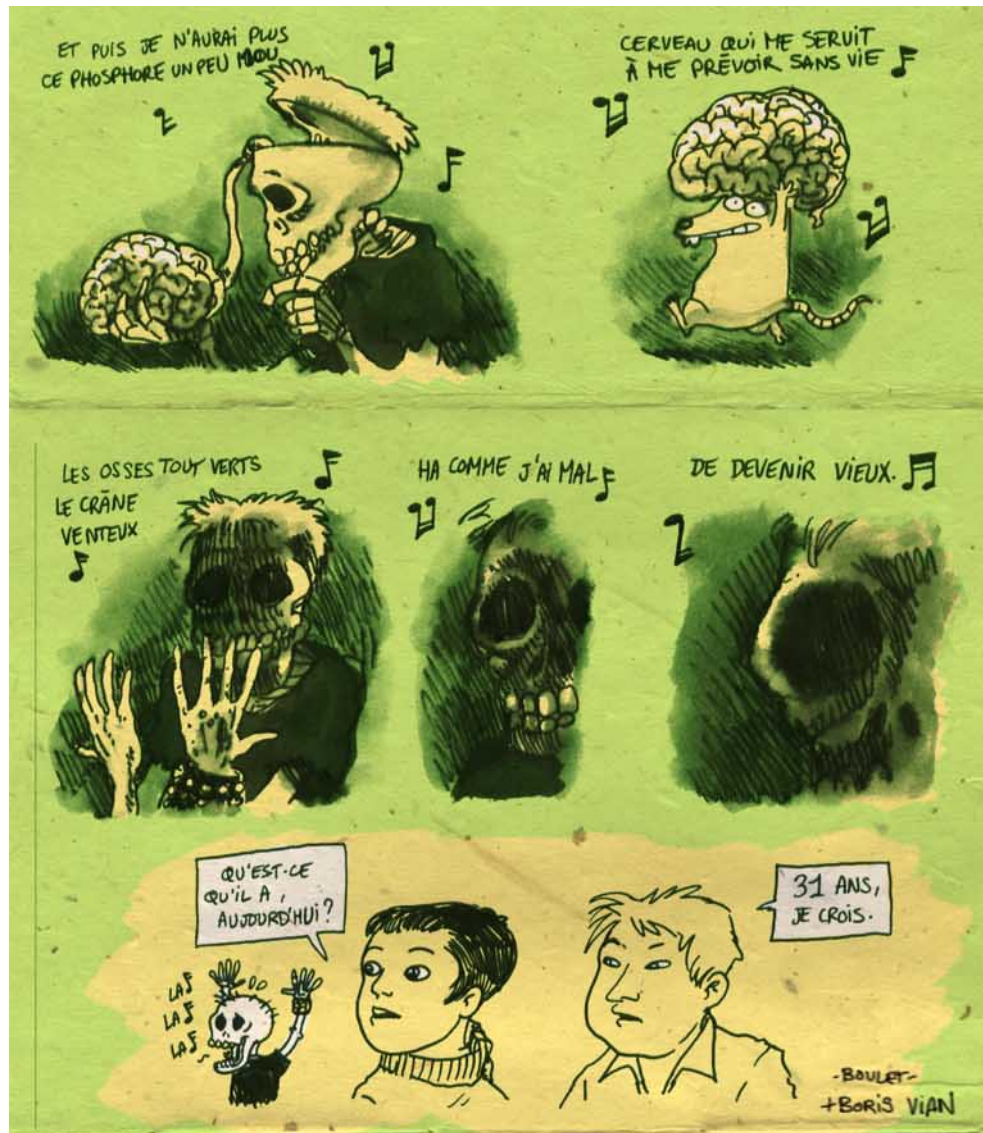
(a)

FIGURE 2.1: *Bison Ravi*, note de Boulet du 31 janvier 2006



(b)

FIGURE 2.1: *Bison Ravi*, note de Boulet du 31 janvier 2006



(c)

FIGURE 2.1: *Bison Ravi*, note de Boulet du 31 janvier 2006

Je voudrais pas crever

Il s'agit d'un poème écrit vers 1951, quand il vit déjà avec Ursula KUBLER(son «ourson»). On ressent sans peine l'envie de vivre de l'auteur, qui sait pertinemment qu'il ne vivra pas assez longtemps pour tout ce qu'il aimerait faire et voir.

Je voudrais pas crever
Avant d'avoir connu
Les chiens noirs du Mexique
Qui dorment sans rêver
Les singes à cul nu
Dévoreurs de tropiques
Les araignées d'argent
Au nid truffé de bulles
Je voudrais pas crever
Sans savoir si la lune
Sous son faux air de thune
A un coté pointu
Si le soleil est froid
Si les quatre saisons
Ne sont vraiment que quatre
Sans avoir essayé
De porter une robe
Sur les grands boulevards
Sans avoir regardé
Dans un regard d'égout
Sans avoir mis mon zobe
Dans des coinstots bizarres
Je voudrais pas finir
Sans connaître la lèpre
Ou les sept maladies
Qu'on attrape là-bas
Le bon ni le mauvais
Ne me feraient de peine
Si si si je savais
Que j'en aurai l'étrenne
Et il y a z aussi
Tout ce que je connais
Tout ce que j'apprécie

Que je sais qui me plaît
Le fond vert de la mer
Où valsent les brins d'algues
Sur le sable ondulé
L'herbe grillée de juin
La terre qui craquelle
L'odeur des conifères
Et les baisers de celle
Que ceci que cela
La belle que voilà
Mon Ourson, l'Ursula
Je voudrais pas crever
Avant d'avoir usé
Sa bouche avec ma bouche
Son corps avec mes mains
Le reste avec mes yeux
J'en dis pas plus faut bien
Rester révérencieux
Je voudrais pas mourir
Sans qu'on ait inventé
Les roses éternelles
La journée de deux heures
La mer à la montagne
La montagne à la mer
La fin de la douleur
Les journaux en couleur
Tous les enfants contents
Et tant de trucs encore
Qui dorment dans les crânes
Des géniaux ingénieurs
Des jardiniers joviaux
Des soucieux socialistes
Des urbains urbanistes

Et des pensifs penseurs	De grenouille bancroche
Tant de choses à voir	
A voir et à z-entendre	Je voudrais pas crever
Tant de temps à attendre	Non monsieur non madame
A chercher dans le noir	Avant d'avoir tâté
	Le goût qui me tourmente
Et moi je vois la fin	Le goût qu'est le plus fort
Qui grouille et qui s'amène	Je voudrais pas crever
Avec sa gueule moche	Avant d'avoir goûté
Et qui m'ouvre ses bras	La saveur de la mort...

J'ai intégré ce texte car je le trouve très fort et représentant bien ce sentiment de fin inéluctable et d'impuissance de Boris VIAN...

J'ai pu écouter deux très bonnes versions. La première est récitée par Jean ROCHEFORT accompagné par Claude LUTER à la clarinette sur l'album *Une heure passée avec Boris VIAN* sorti en 1987 ; la seconde est récitée par Édouard BAER sur l'album-hommage *À Boris VIAN : On est pas là pour se faire engueuler !* sorti en 2009.

2.3 Un héritage riche

En ayant à l'esprit toutes (ou ne serait-ce même qu'une partie) des activités, tous les métiers qu'il a exercé, il aurait été bien étonnant que Boris VIAN ne laisse pas une trace, ne soit pas une source d'influences pour les générations futures. C'est effectivement le cas. Son héritage est riche et multiple, et je vais développer ici les trois principaux aspects (il faut bien choisir) qui me semblent les plus marquants de ces influences.

2.3.1 Culture et social

Boris VIAN a laissé sa marque dans le paysage culturel et social français. Déjà de son vivant, il marquait les esprits, étant un personnage un peu hors norme ; et certains de ces traits, en plus de ses œuvres, sont passés à la postérité.

Le Prince de Saint-Germain Qui n'a jamais entendu parler de Saint-Germain-des-Prés ? Je parle bien sûr du Saint-Germain de l'après-guerre, le lieu de rencontre des intellectuels et des artistes parisiens : Jean-Paul SARTRE, Raymond QUENEAU, Jacques PRÉVERT...et bien d'autres. Le soir, la jeunesse du tout-Paris se retrouve dans les caves des établissements du quartier, dansant (et buvant) toute la nuit au son jazz noir-américain. Swing, rires et cuites garantis sur facture !



FIGURE 2.2: Dans une cave de St-Germain. Ici, le Caveau de la Huchette.



FIGURE 2.3: Des zazous devant le Tabou.

Le surnom de «Prince de Saint-Germain» donné à Boris VIAN atteste de son importance dans ce petit monde, connaissant tous (et toutes ...), animant avec ses amis et ses frères les soirées endiablées, d'abord au *Tabou*, puis une fois la frénésie des premières années passées, dans l'ambiance plus feutrée du *Club Saint-Germain*.

Sa connaissance intime de Saint-Germain et de sa faune pousse un éditeur, au moment où Saint-Germain et les bacchanales qui s'y déroulent deviennent plus connues du grand public, de demander au «Prince» un *Manuel de Saint-Germain-des-Prés*. L'ouvrage, prévu avec force descriptions farfelues et illustrations des gens et lieux, ne fut hélas pas publié à l'époque⁴, l'éditeur ayant fait faillite entre-temps.

C'est également dans ces clubs que Boris VIAN accueille ses idole du jazz que sont Miles DAVIS, Duke ELLINGTON (son dieu), et bien d'autres ...

4. Il aura fallu attendre 1974 et sa première (ré-)édition par les Éditions du Chêne pour cela.



FIGURE 2.4: Boris VIAN et Miles DAVIS

Langage Amateur de langage et de jeux de mots, expérimentateur du verbe et néologiste patenté, écrivain et homme public : il n'est pas surprenant que des expressions de son cru nous parviennent. Le meilleur exemple est sans aucun doute l'utilisation du mot « tube ».

C'est lors d'une réunion de travail chez Philips en 1957, alors qu'il y ait directeur artistique, qu'il propose ce mot pour désigner un succès populaire, ou une chanson qui est assurée d'avoir du succès, parfois malgré l'ineptie du texte ou la qualité musicale. Boris proposait ce mot pour remplacer l'alors usité «saucisson». Devant la supériorité objective du candidat, il n'est pas surprenant qu'il est été adopté — difficile d'imaginer un *disc jokey* annoncer le dernier «saucisson» de l'été ! Par la même occasion, Boris VIAN a fourni une alternative viable au *hit* anglais. Cocorico.

La génération 68 La première large reconnaissance littéraire de Boris VIAN — des œuvres signées de son vrai nom s'entend — fût apportée par la jeunesse de la fin des années 60. Se sentant représentés par cet auteur si anticonformiste, anticonventionnel, dont le destin tragique à gonflé le mythe de rêveur à le jeunesse éternelle, Boris VIAN et son œuvre — en particulier *L'écume de jours* —

ont influencé toute une génération. En avance sur son temps comme souvent — même lorsqu’il s’agit de mourir ! — Boris VIAN n’a malheureusement pas connu cette gloire méritée. Une gloire qui ne s’arrête d’ailleurs pas aux frontières de la France : *L’écume des jours* a été traduit dans plusieurs dizaines de langues, de l’anglais au japonais en passant par le roumain (voir fig. 2.5).

Postérité Reconnu comme un auteur français incontournable, Boris VIAN est maintenant passé à la postérité. Les collégiens étudient ses œuvres — je n’ai malheureusement pas eu cette chance, ce qui a retardé ma découverte de Boris VIAN ; on trouve des établissements scolaires nommés en son honneur (une rapide recherche Internet montre qu’il existe au moins 4 collèges Boris VIAN).

Sacrement suprême, son œuvre romanesque est publiée en 2010 par Gallimard dans la collection de la Pléiade. Boris rejoint ainsi le panthéon de la littérature française, 50 ans après sa mort.

La Bibliothèque nationale de France à d’ailleurs, entre octobre 2011 et janvier 2012, présenté une exposition sur BV (sobrement baptisée *Boris VIAN*), où est retracé toute son histoire, où sont représentées toutes ses facettes. Je n’ai malheureusement pas pu la visiter, effectuant un échange en Argentine à cette période... quelle frustration ! Même si je ne regrette pour rien au monde cet échange, c’est tout de même rageant que cette événement ait été organisé à ce moment là, j’aurais pu y consulter beaucoup de matériel pour ce PPH. Enfin, la vie est ainsi faite. Illustrée de plus de 2000 documents originaux, cette exposition montre que l’intérêt porté à Boris VIAN est loin de s’estomper. On pourrait même dire qu’il grandit, en témoigne l’adaptation cinématographique de *L’écume des jours* prévue pour 2013. Réalisée par Michel GONDRIY, on pourra y voir Audrey TAUTOU donner la réplique à Romain DURIS et Gad ELMALAH. Rien que ça.

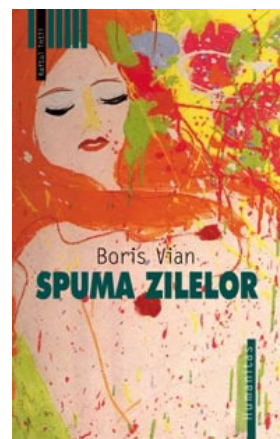


FIGURE 2.5: Édition roumaine de *L’écume des jours*. Traduction de Sorin Mărculescu

Épilogue

Table des matières

Avant-propos introductif	i
1 La Vie, le Jazz, le Verbe	1
1.1 Boris VIAN, Bison RAVI, et tous leurs amis	1
1.1.1 Contexte historique	1
1.1.2 Famille et éducation	2
1.1.3 Vie publique, vie privée	2
2 La maladie, la mort, l'héritage	3
2.1 La maladie	3
2.1.1 La souffrance	3
2.1.2 Dans son œuvre	5
2.2 La mort	7
2.2.1 La malédiction	8
2.2.2 Dans son œuvre	8
2.3 Un héritage riche	14
2.3.1 Culture et social	14
Épilogue	19
Bibliographie	23

Bibliographie